

Ceci demande quelques explications.

Mme de Linières, née Adèle Traversin, dans sa jeunesse avait été sage-femme.

Elle était habile, discrète, sans préjugés et eut réussi dans ce métier si, trop entreprenante, trop impatience de faire fortune, elle n'avait obligé la police à s'occuper d'elle.

Cette intrusion de Thémis l'avait dégoutée du métier.

—On n'est pas assez libre chez soi, pensa-t-elle.

Cependant, elle avait exercé pendant dix ans et jouissait d'une certaine aisance, lorsqu'elle songea à passer la main à une jeune femme, Mme Kaiser.

Celle-ci honnête, instruite, confiante, paya trop cher la clientèle et le mobilier.

Elle réussit néanmoins, à force de mérite et d'honnêteté professionnelle, à acquérir réputation et estime.

On l'a vue, au premier chapitre de cette histoire, donner ses soins à Blanche de Pervençère.

Nous la retrouverons. Revenons à Adèle Traversin.

Née à Paris, dans le faubourg de Belleville, fille d'un souffleur de l'ancien "boulevard du crime", ainsi qu'on appelait à l'époque de sa jeunesse le boulevard du Temple où étaient édifiés tous les théâtres de drame, Adèle Traversin, après une fugue avec un jeune premier des *Délassements comiques*, puis avec des grands premiers rôles et des pères nobles, quittée par ses inconstants adorateurs, était partie avec un étudiant en médecine.

Transportée sur la rive gauche, vivant au milieu d'étudiants, Adèle Traversin, échauffée par les conversations des jeunes gens discutant devant elle le mérite de leurs professeurs et de leurs théories scientifiques, Adèle Traversin se sentit soudain un goût prononcé pour l'étude de la médecine.

Elle était ignorante mais intelligente. Cette enfant qui avait traîné dans les ruisseaux de Belleville, fait son éducation dans les coulisses de théâtre où elle figurait dans les pièces à spectacle, avait la vivacité d'esprit, la facilité d'assimilation propres à cette race de bohèmes.

En quelques mois, elle se fit une instruction suffisante, entra comme élève à la Maternité — et devint rapidement un des plus habiles sujets du triste établissement.

Son diplôme obtenu, elle s'établit dans les environs des Champs-Élysées avec l'argent qu'elle extorqua à son ex-ami marié depuis. Il la savait capable de tout et vola sa jeune femme pour la satisfaire.

Adèle Traversin, rusée, ambitieuse, effroyablement égoïste, n'avait qu'un sentiment désintéressé, une véritable amitié pour son frère aîné, Hector Traversin.

Il avait dix ans de plus qu'elle. Petite fille, elle allait se jeter dans ses bras, implorer son secours contre d'autres gamins ou gamines.

Hector, solide comme un chêne et brute comme un taureau, mettait en fuite les ennemis de sa petite Adèle, rouait de coups ceux qui s'entêtaient.

Adèle Traversin admirait ce frère aîné.

Il se fit sculpteur-ornemaniste, réussit grâce à une habileté de main extraordinaire, un goût artistique instinctif ; il savait à peine lire et écrire.

Il avait épousé une actrice du théâtre de Belleville.

Au premier enfant qui naquit de cette union, Hector dit à sa femme :

—Les artistes ne doivent pas avoir d'enfants ; l'art s'accorde mal avec la famille.

—Que veux-tu dire ?

—Que ma sœur Adèle emportera le petit ou la petite et tu n'auras plus à t'en occuper.

—Hector !

La pauvre femme sanglota.

—C'est à prendre ou à laisser. Si ça ne te va pas, enlève tes cliques et tes claques, au revoir.

La malheureuse gagnait soixante francs par mois.

Elle resta avec Hector.

Trois enfants naquirent de cette union.

Adèle Traversin s'en chargeait ainsi que l'avait dit son frère : elle les déposait à "La Bourbe" comme nés : de père et mère inconnus.

Un quatrième enfant vint au monde, un garçon. Adèle l'emporta comme elle avait emporté les autres.

Celui-là elle le garda. C'était, à son avis, le portrait vivant de son frère, de son Hector.

Elle le garda chez elle, prise pour ce nouveau-né d'une sorte d'adoration. Dans ses traits ébauchés, dans ses yeux bleus qui ne voyaient pas, ces yeux sans regards des tout petits, elle reconnaissait les traits et les yeux du frère aîné, du grand frère aîné, du grand frère admiré.

Elle le garda sans lui faire établir d'état civil.

—Comme ça, ce mignon ne sera pas soldat. Attendez un peu que je l'éleverais pour vous le donner à vingt ans !

Elle le garda et n'en dit rien à son frère. Pendant des années, Hector, le père, vit vingt fois son enfant chez la sage-femme et ne se douta de rien.

—C'est un pensionnaire, disait Adèle Traversin.

Et cette explication suffisait à Hector.

—Il s'appelle René, c'est un joli nom, hein ? faisait la sœur.

—Je ne connais qu'un joli nom, répondait le frère en passant la main dans ses cheveux bruns ondulés et qu'il portait longs comme les artistes industriels de cette époque.

—Lequel, Hector ?

—Rotschild, faisait le sculpteur-ornemaniste, oui, Rotschild, parce que nom évoque des splendeurs, des tas d'or, des châteaux, des forêts, des plaines giboyeuses. Rotschild ! Voilà le seul beau nom !

—Es-tu drôle avec tes idées !

—Je ne suis pas drôle, Adèle, je suis juste. Si nous étions millionnaires, cent fois millionnaires, je trouverais, et bien d'autres penseraient comme moi, qu'Hector Traversin est un nom prestigieux !

—Traversin ! Traversin ! Tu crois, Hector, que cela pourrait jamais sonner bien à l'oreille ?

Et, Adèle riait, s'amusait beaucoup, admirait un peu les paradoxes de son frère. Quelle nature d'artiste ! pensait-elle.

Il reprenait après avoir vidé son verre et lancé de grosses bouffées de la pipe qui quittait rarement ses lèvres charnues :

—Traversin ? Pourquoi pas ?

Et roulant les yeux, rejetant d'un mouvement de tête sa crinière romantique, il déclama :

—Ah ! la Grèce antique ! La Grèce du Parthénon de Phidias ! La vieille Grèce civilisatrice du monde !

Puis, soudain, d'un ton crapulard :

—Et la vieille graisse des marchands de frites, est-ce la même chose ?

—Oh ! Hector, que tu es amusant ! Tu as des idées, toi !

Elle l'admirait. Ce bagout la séduisait.

Alors il la "faisait" à l'artiste, croyant et semblant s'indigner :

—Adèle, les mots ne valent que par les idées qu'elles évoquent ; la vieille graisse c'est celle du petit galeux du faubourg du Temple, la graisse de *machabée* dans laquelle il faisait frire ses pommes de terre dont nous nous régaliions. Pour toi, voilà ce qu'est la vieille graisse, voilà l'image que ce mot évoque quand il frappe tes oreilles.

"Pour nous autres artistes, la vieille Grèce, la Grèce antique, c'est la pléiade immortelle des grands génies, c'est le Parthénon aux lignes harmonieuses, c'est le Jupiter Olympien, c'est la Vénus de Milo, c'est l'Acropole, c'est . . .

Il continuait longtemps ainsi et ces discours finissaient par un "tapage" à Adèle qui ne pouvait rien refuser à l'artiste de la famille, au génie méconnu, Hector Traversin.

Quand le petit René eut dix ans, Adèle Traversin le mit en pension dans les environs de Paris.

Elle le donna comme son fils. L'enfant y fit des études quelconques, plutôt bonnes que mauvaises. Il réussit à enlever son baccalauréat ès lettres.

A dix-huit ans, il entra au Conservatoire dans la classe de comédie du professeur Ragot.

Son manque absolu d'état civil eût pu sembler une impossibilité de produire son prétendu fils à d'autres qu'à la Traversin ; elle sut s'en tirer de merveille.

—Ce n'est pas mon fils, je vous l'avoue, dit-elle au professeur Ragot, c'est un enfant que j'ai gardé par pitié et que j'adopterai aussitôt que la loi me le permettra.

"Gardez-moi le secret, je vous en supplie, l'enfant me croit sa véritable mère, son pauvre petit cœur serait déchiré s'il connaissait la vérité.

"Nous nous aimons tant !

Le secret fut bien gardé ; la Traversin avait su intéresser le bon et naïf professeur en sa faveur et celle de René.

C'était maintenant un beau garçon de vingt ans, aux yeux d'un bleu sombre, à la chevelure abondante et ondulée d'un blond vénitien, à la fine moustache brune relevée.

Il était mince et paraissait grand, bien qu'en réalité de taille moyenne.

Sa voix aigre sonnait bien. "Une vraie voix de théâtre", disaient ses amis.

Il eût fait un parfait valet de comédie. Malheureusement, il travaillait peu, s'absentait des semaines entières sans motif connu.

Grâce à la protection de sa pseudo-mère, à la rouerie de l'ancienne sage-femme devenue "femme d'affaires", il eût pu concourir à la fin de 1870.

La guerre vint renverser les plans d'ambition d'Adèle Traversin pour son fils.

En temps ordinaire et jusqu'ici elle ne s'était pas inquiétée du manque d'état civil de René.

Il n'en fut pas de même lorsque l'on rappela sous les drapeaux